



L'IMAGINA  
TION AU  
POUVOIR





*L'Imagination au pouvoir*

LE LOUVRAGE  
DES USINES

SERY  
LE  
CP

UNIVERSITE DE PARIS  
MUSEE DES ARTS ET METIERS  
PARIS

Handwritten graffiti on a stone pedestal, including a circle and various symbols.



WALTER LEWINO

*L'Imagination au pouvoir*

Photographies de  
JO SCHNAPP

Précédé de  
“Eau chaude à tous les étages” par  
MICHÈLE BERNSTEIN

Suivi de  
“L'Imagination au pouvoir :  
apologie de la contradiction” par  
ALAIN SCHNAPP



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2018

MAI 1968 fut-il une révolution (une courte révolution)? Les avis diffèrent, les arguments pleuvent. Ce fut en tout cas un soulèvement majeur. Puisque l'ennuyeuse mode est aux anniversaires quotidiens, profitons-en pour célébrer Mai 68.

Tous ceux qui étaient là vous le diront, ce fut, d'abord, une fête. Sont là pour en témoigner les traces des inscriptions qui, du jour au lendemain, occupèrent les murs de Paris. J'hésite à dire "graffitis". Ces phrases avaient une résonance trop importante et trop neuve pour les assimiler aux graffitis d'antan. Il n'y avait ni de revendications salariales ni d'appels à un homme providentiel. Walter Lewino eut le bon, le rapide réflexe de parcourir les rues du Quartier latin et des alentours, avec son ami Jo Schnapp le photographe pour les fixer avant qu'elles ne soient recouvertes.

En fait, ce que les murs disaient était le plus souvent d'inspiration situationniste. Œuvre d'un situ ou d'un sympathisant, accord spontané, allez savoir... Ce que les murs voulaient? Voir la vie d'un autre œil. On avait le refus de la société de consommation, la liberté, l'amour ("Je jouis dans les pavés"), l'ironie, sans laquelle l'homme n'est pas une bête pensante, et surtout l'utopie: "Soyez réalistes, demandez l'impossible." On sait que les utopies laissent des traces indélébiles.

Les situs, groupe si petit que le mot "groupuscule" eût pu avoir été créé pour eux. Ils étaient dix ou vingt, et n'en cherchaient pas plus, ne s'étaient fait connaître jusque-là que par une revue diffusée confidentiellement (mais aux meilleurs). Plus en 1967 par un cahier dont l'insolence et l'à-propos firent grand bruit dans les facultés: *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier* (je cite le titre dans sa longueur pour que personne ne puisse se tromper sur la misère en question) et par deux livres de Guy Debord et de Raoul Vaneigem, jolis brûlots théoriques. Ils en enthousiasmèrent plus d'un.

Le présent ouvrage a paru pour la première fois aux éditions Éric Losfeld à Paris en 1968.

© Éditions Allia, Paris, 2018.

En face, il y avait au moins deux groupes puissants. Les communistes (le prix de la sardine). Forts de leur nombre et de leur syndicat, ils négocièrent avec le gouvernement en place. Pour quelques avantages vite grignotés par l'inflation ils précipitèrent la fin des mouvements de Mai. Triste souvenir. Vite rattrapés par la société marchande, l'horreur des régimes soviétiques et affiliés éclata au grand jour, ils ont connu des lendemains qui déchantent... Où en sont-ils?

Les maoïstes. C'était, avant le mot, la branchitude d'alors. Ils avaient investi une bonne part du spectacle traditionnel, théâtre et cinéma, pas mal de la littérature et même, ciel!, quelque peu la philosophie: on vit le malheureux Sartre, toujours à contretemps, distribuer leur journal perché sur sa caisse à savon. Le petit livre rouge faisait bien, dépassant d'une poche. Mais, comme disait l'autre, on ne peut pas mentir tout le temps à tout le monde. La statue du Grand Timonier se dégonfla comme un ballon de foire. Les anciens maoïstes ne se couvrirent pas la tête de cendres, ils continuèrent leur petit chemin dans les disciplines qu'ils s'étaient choisies et, pas plus bêtes que d'autres, y réussirent brillamment. Évidemment aucun ne se targue plus de son mao-passé: le ridicule blesse.

Les inscriptions situationnistes, elles, n'ont guère vieilli, et sûrement pas dans la honte. Retraités aujourd'hui qui étaient alors trop enfants, autres générations qui n'étaient pas nées, seront moins assaillis par leur verneur que ne le furent leurs parents quand les murs riaient, criaient et embrassaient les passants: on voit moins clair ce que l'on a déjà intégré. Pourtant c'est évident, du plus rebelle qui rêve de barricades au plus acharné de l'Ordre avec un grand O qui ne trouve pas de mots assez durs pour vilipender les "gauchistes" qui, n'est-ce pas, ont fait, n'est-ce pas, tant de mal à la France, tous ont changé. Dans leur langage, leur allure, leurs amours; dans la façon qu'ils ont d'élever leurs enfants. C'est la merveille de l'héritage.

MICHÈLE BERNSTEIN

L'IMAGINATION AU POUVOIR



CET ALBUM se veut une modeste contribution et un hommage aux dix jours qui, du 3 au 13 mai, ébranlèrent l'Université française en attendant de bouleverser la société.

Mouvement spontané, qui peut se vanter de l'avoir pressenti, d'en avoir esquissé la théorie? Quel sociologue? Quel marxiste? Quel léniniste? Quel devin? Marcuse et Wilhelm Reich, peut-être; les deux théoriciens de l'Internationale situationniste, Guy Debord et Raoul Vaneigem, à leur manière; la brochure éditée par l'A.G.E. de Strasbourg en 1967: "De la misère en milieu étudiant", sans doute. C'est peu. Tout cela ayant connu une diffusion confidentielle et n'ayant jamais empêché de dormir le moindre ministre de l'Intérieur.

Ce qui est né le 3 mai s'est épanoui au niveau de la rue et a tracé à même les murs de son isolement, et dans un grand souffle poétique, les premiers signes d'une idéologie encore mal définie. Signes éphémères – la plupart furent effacés ou recouverts dans les jours qui suivirent – ils sont les témoins à l'état brut de ce qui fut avant tout une prise de conscience morale. Nous les avons recueillis pieusement, au jour le jour, encore qu'il soit impossible d'assurer que certains de grand intérêt n'aient échappé à notre quête. Nous les versons au grand dossier de l'imagerie révolutionnaire.

Les thèmes sont nouveaux: l'inspiration vient de haut; le style détone.

Nous sommes loin des "u.s. go home", des "Luttons pour nos légitimes revendications" et des sempiternels "Le fascisme ne passera pas"; loin de tous les rabâchages militants; loin de cette mare stagnante de slogans croupissants qui, depuis des lustres, n'a pas connu la plus petite vaguelette.

Dans Paris, les murs blanchis par Malraux se sont mis à crier. Une grande explosion poétique teintée d'ironie. Les murs ont ricané. En attendant de prendre le pouvoir, l'imagination a pris

possession de la rue et y a trouvé un support à la mesure de son délire.

Elle l'a fait à trois reprises au cours de ces dix jours : pendant la matinée du lundi 6 mai, lors de la nuit des barricades et à l'occasion de la reprise de la Sorbonne. On notera que ces trois phases, qui possédèrent chacune leur style, correspondent à trois périodes de tension extrême. Les murs intérieurs d'une école comme celle des Beaux-Arts, regorgeant pourtant de matériel, mais libérée (?) sans à-coups, sont demeurés curieusement indemnes de peinture.

LE LUNDI 6 MAI 1968

LES PREMIÈRES BAGARRES avaient eu lieu le vendredi précédent après que la police eut investi la Sorbonne à la demande d'un recteur irresponsable. Le week-end fut relativement calme. Dès 9 heures, le lundi matin, le Quartier latin s'agite. Après quelques escarmouches avec les gendarmes mobiles, un cortège se forme qui, de la place de l'Odéon à la nouvelle Faculté des Sciences, et fort de 2 000 étudiants, va contourner les forces de l'ordre par le sud. Des mots d'ordre sont repris en chœur et des inscriptions jalonnent les murs du parcours.

Les thèmes sont radicalement neufs. À part le sigle de l'O.R.A. et celui des J.A.C. (organisations anarchistes), aucune allusion à des mouvements politiques. Dès la rue Saint-Sulpice, deux inscriptions, qui couvrent une porte cochère, donnent le ton : "Vivre sans temps morts" et "Jouir sans entraves". Nous sommes déjà, idéologiquement parlant, à cent lieues de la rue de Châteaudun et même de la rue Soufflot. Il en ira ainsi tout au long de la manifestation.

L'inspiration générale est soit anarchisante ("On achète ton bonheur. Vole-le", "Éjacule tes désirs"), soit situationniste ("Consommez plus, vous vivrez moins", "Ici commence l'aliénation" qui, au passage, fut apposé sur l'école de la rue Jean-Calvin). Une succursale de la B.N.P. bénéficiera d'un opportun "La marchandise est l'opium du peuple" que nous n'avons pas pu photographier, la direction de la banque ayant, comme on la comprend, fait repeindre aussitôt le mur infamant.

Pas la moindre trace de concepts tels que de Gaulle, pouvoir, U.S.A., université ; l'argent, le socialisme même ne sont pas évoqués. Ici l'on plane. C'est la société globale qui est remise en cause, vilipendée. Une motivation commune pourtant se dégage : la désaliénation, qui voue aux mêmes gémonies la marchandise, la culture, et toute forme d'entrave. Là s'exprime une exigence aveugle de liberté sans compromis. Des signes laconiques qui sont des cris au plein sens du terme ("Créez", "Volez", "Hurle") ponctuent la révolte d'un esprit nouveau.

LE LUNDI 6 MAI 1968 13





Si les inscriptions n'ont pas été nombreuses au cours de cette manifestation – nous en avons relevé vingt et une – elles offrent une garantie absolue d'authenticité. Sympathisants, jeunes de bonne volonté, voyeurs, plaisantins, romantiques à la petite semaine n'y participent pas encore. Si le délire et la catharsis y sont moins flagrants qu'aux barricades ou en Sorbonne, le pouvoir de contestation n'y est que plus évident. À noter que les thèmes de l'éducation ne sont pas évoqués; d'entrée, le mouvement atteint sa portée maximum, fixe ses buts suprêmes. La situation, bien sûr, ira en se dégradant; qu'importe, on vient de passer là, brusquement, de l'éphémère à l'irréversible.









Plutôt la VIE